

Barbares, et, de la Lombardie, ils se précipitèrent sur la Gaule : repoussés de la Haute-Provence par les forces réunies du roi Rodolfe et de Hugues de Vienne, ils descendirent vers les plages de la Méditerranée, marchèrent droit au Rhône, et fondirent sur la Gothie comme un torrent furieux. Nîmes eut le sort de Pavie, et, de Nîmes aux portes de Toulouse, les plaines septimaniques furent si horriblement dévastées, qu'elles étaient encore presque désertes plusieurs années après. Une maladie contagieuse, et l'épée de Rodolfe, de Hugues et surtout du comte de Toulouse, Raimond-Pons III, délivrèrent enfin des Hongrois la Gaule méridionale. L'invasion des Hongrois est la dernière invasion barbare qu'ait eue à subir notre patrie (924)¹. La destruction de la horde hongroise fut suivie d'une guerre entre les rois de Bourgogne et de Provence, un moment alliés contre l'ennemi commun. Le parti du malheureux Bérenger appela Hugues de Vienne en Italie, et la lutte se termina au bout de trois ans, par une transaction qui donna l'Italie à Hugues et la Provence à Rodolfe. Hugues céda à son rival tout ce qu'il possédait en deçà des Alpes, et les royaumes de Transjurane et de Provence furent réunis en un seul État, connu dans l'histoire sous le titre de royaume d'Arles ou royaume de Bourgogne (930).

Les embarras qu'avait en France le roi Raoul montrèrent que Hugues le Grand avait sagement fait de ne pas rechercher la couronne. Le duc d'Aquitaine, qui avait reconnu Raoul, avait rompu toutes relations avec lui, et dans ses domaines et dans ceux de la

¹ 1. Le Midi ne fut plus assailli par de grandes armées d'Infidèles; mais, durant près d'un demi-siècle encore, la côte de Provence et les défilés des Alpes furent infestés par la colonie de brigands musulmans qui s'étaient fait un repaire inaccessible dans les bois et les rochers de Freycinet ou la Garde-Frainet, non loin de Saint-Tropez et du golfe de Grimaud. Ces audacieux bandits s'emparèrent de tous les passages qui mènent de la Gaule en Italie, pénétrèrent de vallée en vallée jusque dans le Valais, l'Helvétie et la Lombardie, et s'établirent au couvent de Saint-Maurice, en 940. Les pèlerins de Rome, longtemps dépouillés ou massacrés par eux, finirent par leur payer un tribut régulier analogue à celui que les hadjis de la Mecque ont si longtemps payé aux Arabes du désert. Ils occupaient une multitude de tours et de forteresses, depuis les sources du Rhône jusqu'à l'embouchure du Var; ils étaient devenus une puissance politique, et se ménageaient entre le roi d'Italie et le roi d'Arles, qui craignaient également de les pousser à bout.

plupart des seigneurs aquitains, on recommençait à placer le nom de Karle au bas des chartes et des diplômes : une charte de l'église de Brioude, de l'an 928, porte cette suscription : « Fait le xvi des kal. de mars, la troisième année après que le roi Karle eut été dépouillé de sa dignité (*dehonestatus*) par les infidèles Français ».

Le Lotherrègne, pendant ce temps, avait fait défection comme l'Aquitaine; le duc Ghiselbert, type de cette mobile et incertaine population, qui oscillait sans cesse de la France à la Germanie, après avoir prêté serment à Raoul, venait de se retourner avec tout le Lotherrègne vers le roi Heinrik. Les embarras de Raoul furent portés au comble par la rébellion de Héribert. Ce n'était pas pour servir les intérêts de Raoul que l'avidé et astucieux comte de Vermandois s'était déloyalement saisi de la personne de Karle le Simple. Il exploitait sans pudeur son rôle de geôlier; il faisait de son captif un perpétuel épouvantail aux yeux du nouveau roi et arrachait à Raoul toutes sortes de concessions au détriment de la couronne, en menaçant, quand le prince résistait, de rendre la liberté à son prisonnier. La mort de Karle, qui survint au mois d'octobre 929, permit enfin à Raoul, soutenu par Hugues de France, de réduire le vassal infidèle et de ressaisir sa suzeraineté sur l'Aquitaine.

Pendant ce temps, le vieux duc Rollon de Normandie était mort. Son fils Guillaume, surnommée Longue-Épée, lui succéda. Son règne s'ouvrit par une guerre contre les Bretons, qui, après diverses alternatives, furent contraints finalement de se reconnaître ses vassaux.

Le roi Raoul mourut à son tour le 15 janvier 936. Cette fois encore, Hugues n'avait qu'à étendre le bras pour saisir la couronne; mais Hugues préférait de plus solides avantages; de nouveau il aimait mieux faire un roi que de l'être lui-même, et vendre la couronne que de l'acheter. Ce froid et prudent calculateur passa sa vie à agrandir, à fortifier, à enraciner sa maison dans le sol, et réserva à ses enfants l'occupation définitive de la royauté, comme s'il eût été

abbayes qu'il possédait, auprès de son oncle le roi Eudes. Il avait recommandé en mourant à son gendre Richard de Normandie celui de ses fils qui devait lui succéder dans le duché de France; ce fils était Hugues Capet¹, alors âgé d'environ dix ans. Des deux autres fils de Hugues le Grand, l'aîné, Othon, avait le duché de Bourgogne; le second, Eudes, autrement appelé Heinrik ou Henri, était engagé dans la cléricature.

La mort de Hugues le Grand fut suivie d'un assez long calme, calme tout relatif et qui n'était ni l'ordre ni la paix; car, lorsque les grands vassaux étaient en paix les uns avec les autres, les petites guerres renaissaient de toutes parts dans l'intérieur de chaque seigneurie; on se battait de canton à canton, de château à château; la guerre était, pour ainsi dire, l'état normal de la société. Mais les princes se tinrent quelques années en repos: trois enfants, dont l'aîné, Lothar, avait à peine quinze ans, étaient à la tête du royaume et des duchés de France et de Bourgogne; ils étaient gouvernés par leurs mères, la reine Gerberge et la duchesse Hedwige, toutes deux sœurs d'Othon le Grand; et les deux princesses, à leur tour, n'agissaient que d'après les conseils d'Othon et de leur autre frère Bruno, archevêque de Cologne, qu'Othon avait créé duc de tout le Lotherrègne.

Ce gouvernement tout germanique froissait les instincts nationaux des populations françaises; mais elles n'avaient pas de point d'appui suffisant pour le repousser: la puissance d'Othon était trop grande; maître de la Germanie et du Lotherrègne malgré les révoltes fré-

1. Le surnom de CAPET, que le chef de la troisième dynastie légua à toute sa race, vient, suivant Ducange (*Glossar. ad verbum CAPETUS*), de ce que Hugues se couvrait ordinairement la tête d'un *capuce*, ou de ce qu'étant enfant, il avait coutume, « par manière de jeu », de rabattre les capuces des gens qu'il rencontrait. Voilà une bien frivole origine pour un nom si fameux. Il se revêtait d'une chape, a-t-on dit encore, comme abbé laïque de plusieurs monastères; et c'est pour cela qu'on l'appelait *Capet* ou *Chapet*. Tous les autres grands laïques avaient aussi des abbayes; ce n'était là rien de particulier. Ce surnom ne se rapportait-il pas plutôt au caractère de Hugues et ne désignait-il pas son naturel opiniâtre et persévérant? Hugues l'entêté, de *caput*, tête.

quentes des seigneurs lorrains, il avait arraché l'Italie aux princes qui se la disputaient, et s'était saisi de la couronne impériale, oubliée, depuis trois quarts de siècle, sur le front des petits rois de Lombardie: il avait relevé l'Empire et la grandeur teutoniques, et ressuscité, dans une société nouvelle et avec des formes différentes, quelque chose de la gloire et de l'autorité de Karle le Grand. La prépondérance intellectuelle, comme matérielle, avait passé pour un moment dans la jeune Germanie chrétienne, animée de la sève d'une récente civilisation.

Avec l'âge cependant, l'ambition venait à Lothar. Brave et remuant comme son père, il rêvait « de rétablir son royaume tel qu'il avait été autrefois ». Il commença par envahir la Normandie; repoussé par le duc Richard, qui avait rappelé le roi de Danemark à son secours, il se dédommagea en prenant une partie du comté de Flandre.

En 972 eut lieu un événement mémorable dans l'histoire du midi de la France.

Les Sarrasins n'avaient pu tenir longtemps le poste de Saint-Maurice, ce point central des Alpes qu'ils avaient envahi avec une si étonnante audace; mais ils conservaient toujours de nombreux repaires dans les basses Alpes et surtout dans les rochers de Fraxinet, capitale de cette république de pirates. Guilhem, comte d'Arles ou de Provence, secondé, suivant les traditions locales, par un prélat guerrier, Isarn, évêque de Grenoble, détruisit successivement ces aires d'oiseaux de proie, et finit par écraser les « infidèles » dans un combat décisif, au moment où ils se repliaient de toutes parts sur Fraxinet: la colonie musulmane fut tout entière taillée en pièces ou engloutie dans les précipices de ces côtes abruptes (972).

Othon le Grand mourut le 7 mai 973, après trente-sept ans de puissance et de gloire. Sa fin amena une prompte et importante péripétie dans les affaires de France: l'ascendant germanique disparut avec lui, et la réaction, dès longtemps préparée, éclata avec assez

sûr qu'elle ne pouvait leur échapper. Le fils de Karle le Simple, Lodewig ou Louis, était en exil *outré-mer* depuis treize ans : Hugues le Blanc, d'accord avec le duc de Normandie, le comte de Vermandois, et les prélats de la France romane, envoya des députés à la cour du roi des Anglo-Saxons pour redemander le jeune prince, qui fut couronné à Laon. Hugues commença par se faire donner par lui le duché de Bourgogne, héritage du feu roi Raoul; néanmoins, il s'aperçut bientôt que le nouveau monarque n'entendait pas être entre ses mains un instrument docile. Excité par sa mère, celui-ci entreprit de voler de ses propres ailes. Hugues se prépara les moyens d'arrêter cet essor inattendu, en se rapprochant de Héribert et en épousant une sœur d'Othe ou Othon le Grand, fils et successeur du roi Heinrik ou Henri l'Oiseleur sur le trône de Germanie.

Othon de Saxe, l'homme le plus éminent qui eût paru depuis Charlemagne, annonçait dès lors le règne brillant qui releva la gloire germanique; il s'était emparé de la tutelle du petit Conrad, héritier de Rodolfe II, roi de Transjurane et de Provence, et dominait ainsi, directement ou indirectement, toute la Gaule orientale, des bouches de la Meuse et du Rhin à celles du Rhône et du Var. C'était un coup de maître de la part de Hugues que d'ôter un pareil appui à la royauté carolingienne. Les principaux auteurs de la restauration de Lodewig, y compris le duc de Normandie, se liguèrent donc contre le roi qu'ils avaient rétabli, dès qu'ils connurent son caractère et ses espérances; et Lodewig n'eut d'alliés à leur opposer que le comte de Flandre, Arnolfe, rival de Héribert de Vermandois, le comte de Besançon, ennemi personnel de Hugues, et l'archevêque de Reims, qui avait tout à perdre si Héribert ressaisissait sa puissance.

Les hostilités éclatèrent en 938; l'intervention étrangère les compliqua et les aggrava : Athelstane, roi d'Angleterre, envoya au secours de Lodewig une flotte qui ravagea les côtes du Ponthieu, comté qui avait alors le château de Montreuil pour chef-lieu, et qui

reconnaissait Héribert pour suzerain. Les Lorrains, ayant toujours à leur tête le volage et turbulent Ghiselbert, se détachèrent encore une fois de la Germanie et se donnèrent à Lodewig. Par compensation, les princes coalisés, Hugues, Héribert, Guillaume, renoncèrent à la suzeraineté du roi Lodewig et se déclarèrent vassaux du roi Othon; Ghiselbert se noya dans le Rhin en combattant contre les troupes saxonnnes et souabes du roi Othon, et presque tout le Lothérègne retourna au pouvoir du roi des Germains (939).

Le pape Étienne VIII s'entremet enfin en faveur de Louis IV, et la paix fut conclue en 942. Peu de temps après, Guillaume Longue-Épée fut assassiné, et le comte Héribert mourut d'apoplexie. La maison de Vermandois perdit son ascendant avec son unité; ses vastes domaines furent morcelés entre les cinq fils de Héribert, et désormais il n'y eut plus dans la Gaule septentrionale de puissance capable de balancer celle du duc de France.

Une nouvelle lutte entre ce dernier et Louis IV s'engagea au sujet de la Normandie où régnait à présent le petit duc Richard (Sans Peur), âgé seulement de dix ans. L'intervention d'une flotte danoise donna d'abord l'avantage à Hugues, qui retint même un instant le roi prisonnier à Laon; puis, Othon le Grand et le pape ayant pris parti pour Louis IV, la paix se fit enfin par lassitude (954). Quatre ans après, le roi mourut d'une chute de cheval, et, pour la troisième fois, Hugues de France disposa de la couronne. Au lieu de la prendre pour lui, il fit proclamer roi Lothar, fils aîné (treize ans) du monarque défunt. De même qu'il avait obtenu le duché de Bourgogne pour prix du couronnement de Louis d'Outremer, de même il se fit donner le duché d'Aquitaine, alors disputé entre les comtes de Toulouse et de Poitiers, pour prix du couronnement de Lothar; vainement néanmoins il essaya de s'en emparer. Hugues eût probablement renouvelé ses tentatives si la mort ne l'eût prévenu. Il fut enlevé le 16 juin 956 par une épidémie qui désolait la Germanie et la Gaule : on l'ensevelit à Saint-Denis, une des nombreuses